

Composition

Liban, mai 2014, série L

Faut-il faire l'éloge du travail ?

Comprendre le sujet

La question posée porte sur la valeur du travail en interrogeant le bien-fondé (« faut-il ») d'un éloge à son sujet.

Le travail renferme à première vue de nombreux bienfaits : parce qu'il nous procure des biens qui améliorent nos conditions d'existence, qu'il nous socialise en nous forçant à coopérer et redresse notre nature paresseuse, nous sommes tentés d'en faire l'éloge. Pourtant, le travail, qui ne va jamais sans un certain degré de souffrance, comporte également de nombreux méfaits, tels que l'appétit de domination (de la nature et d'autrui), la passion exclusive pour le rendement utilitaire, ou encore l'oubli de soi dans l'exécution d'une tâche extérieure.

Repères et notions à connaître et à utiliser dans le traitement du sujet

Le travail et la technique, la société, la morale.

En fait/ en droit ; origine/ fondement ; idéal/ réel ; persuader/ convaincre.

Textes et citations pouvant servir de référence

Un texte de **Marx** qui montre que le travail humain est irréductible à l'activité animale. Tandis que celle-ci demeure gouvernée par l'automatisme de l'instinct, le travail humain mobilise la raison (dans le calcul des moyens) et la volonté (qui diffère la satisfaction des désirs). Loin de voir en lui cette occupation indigne et servile que les anciens réservaient aux esclaves, Marx y perçoit l'essence même de l'homme et l'unique moyen lui assurant une liberté réelle :

« Le travail est de prime abord un acte qui se passe entre l'homme et la nature. L'homme y joue lui-même vis-à-vis de la nature le rôle d'une puissance naturelle. Les forces dont son corps est doué, bras et jambes, tête et mains, il les met en mouvement afin de s'assimiler des matières en leur donnant une forme utile à sa vie. En même temps qu'il agit par ce mouvement sur la nature extérieure et la modifie, il modifie sa propre nature, et développe les facultés qui y sommeillent. Ne nous arrêtons pas à cet état primordial du travail où il n'a pas encore dépouillé son mode purement instinctif. Notre point de départ c'est le travail sous une forme appartenant exclusivement à l'homme. Une araignée fait des opérations qui ressemblent à celles du tisserand, et l'abeille confond par la structure de ses cellules de cire l'habileté de plus d'un architecte. Mais ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche. Le résultat auquel le travail aboutit préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur. Ce n'est pas qu'il opère seulement un changement de forme dans les matières naturelles ; il y réalise du même coup son propre but dont il a conscience,

qui détermine comme loi son mode d'action, et auquel il doit subordonner sa volonté. Et cette subordination n'est pas momentanée. L'œuvre exige pendant toute sa durée, outre l'effort des organes qui agissent, une attention soutenue, laquelle ne peut elle-même résulter que d'une tension constante de la volonté. Elle l'exige d'autant plus que par son objet et son mode d'exécution, le travail entraîne moins le travailleur, qu'il se fait moins sentir à lui, comme libre jeu de ses forces corporelles et intellectuelles ; en un mot, qu'il est moins *atrayant*. »

Karl Marx, *Le Capital*, livre I, 3^e section, chapitre VII, trad. J. Roy, Paris, Flammarion, « GF », 1969, pp. 139-140.

Un texte de **Nietzsche** qui interroge l'origine de la valorisation moderne du travail. Partant du constat de la réalité du travail de son temps, Nietzsche perçoit dans l'éloge du travail la volonté masquée d'asservir l'individu dans une discipline collective qui réprime ses désirs et maintient par ce moyen l'ordre public :

« *Les apologistes du travail*. — Dans la glorification du « travail », dans les infatigables discours sur la « bénédiction du travail », je vois la même arrière-pensée que dans les louanges des actes impersonnels et conformes à l'intérêt général : la crainte de tout ce qui est individuel. On se rend maintenant très bien compte, à l'aspect du travail — c'est-à-dire de ce dur labeur du matin au soir —, que c'est là la meilleure police, qu'elle tient chacun en bride et qu'elle s'entend vigoureusement à entraver le développement de la raison, des désirs, du goût de l'indépendance. Car le travail use la force nerveuse dans des proportions extraordinaires, et la soustrait à la réflexion, à la méditation, aux rêves, aux soucis, à l'amour et à la haine, il place toujours devant les yeux un but minime et accorde des satisfactions faciles et régulières. Ainsi, une société, où l'on travaille sans cesse durement, jouira d'une plus grande sécurité : et c'est la sécurité que l'on adore maintenant comme divinité suprême. — Et voici (ô épouvante !) que c'est justement le « travailleur » qui est devenu *dangereux* ! Les « individus dangereux » fourmillent ! Et derrière eux il y a le danger des dangers — *l'individuum* ! »

Friedrich Nietzsche, *Aurore*, livre III, § 173, in *Œuvres*, tome I, trad. H. Albert, Robert Laffont, « Bouquins », 1993, p. 1073.

Un texte de **Kant** qui montre que si l'homme, démuné de tout, est condamné à travailler, il semble avoir été destiné par la nature à ne jouir d'aucun bien qu'il n'ait acquis par lui-même. Dès lors, le travail, qu'on apparente de prime abord à une cruelle servitude, fournit le moyen de s'élever au-dessus de sa condition simplement animale et d'accéder, dans l'effort entrepris par soi-même, à l'autonomie et à une juste estime de soi. Ainsi, par une sorte de ruse, la nature a voulu que l'homme, tirant tout de lui-même, fût un être moral, doté d'une absolue dignité :

« *La nature a voulu que l'homme tire entièrement de lui-même tout ce qui dépasse l'agencement mécanique de son existence animale et qu'il ne participe à aucun bonheur ou à aucune perfection que ceux qu'il s'est créés lui-même, libre de l'instinct, par sa propre raison*. [...] la nature ne lui a donné ni les cornes du taureau, ni les griffes du lion, ni les crocs du chien, mais seulement les mains [...] comme si elle voulait que l'homme dût parvenir par son travail à s'élever de la plus grande rudesse d'autrefois à la plus grande habileté, à la perfection intérieure de son mode de penser et par là (autant qu'il est possible sur terre) au bonheur, et qu'il dût ainsi en avoir tout seul le mérite et n'en être redevable qu'à lui-même ; c'est aussi comme si elle tenait plus à ce qu'il parvint à *l'estime raisonnable de soi* qu'au bien-être. »

Emmanuel Kant, *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, 3^e proposition, trad. J.-M. Muglioni, Bordas « Univers des Lettres », 1988, pp. 12-13.